



HAL
open science

Les résultats d'une enquête singulière

Jeanne Favret-Saada

► **To cite this version:**

Jeanne Favret-Saada. Les résultats d'une enquête singulière. Séminaire au centre Norbert Elias EHESS, Nov 2009, Marseille, France. halshs-01188440

HAL Id: halshs-01188440

<https://shs.hal.science/halshs-01188440>

Submitted on 31 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les résultats d'une enquête singulière

séminaire au centre Norbert Elias, Marseille, 29 novembre 2009

par Jeanne Favret-Saada

Comme lecteurs des *Mots, la mort, les sorts*, puis de *Corps pour corps*, vous vous souvenez que j'ai longtemps justifié mon abord inhabituel du travail sur le terrain par la difficulté particulière d'accéder à mon objet d'étude. Ces deux livres illustraient, chacun à sa manière, les obstacles que la sorcellerie bocaine opposait à une enquête ethnographique digne de ce nom, à un travail qui ne se contenterait pas de faire un paquet des dires indigènes sans les référer ni à des positions de parole ni à des pratiques observées. Mes ouvrages illustraient aussi la manière dont j'avais dû progressivement lâcher les prises méthodologiques prescrites par notre discipline, et enfin ce que, grâce à ce changement de posture, j'avais entrevu ou expérimenté du monde sorcellaire.

Dans *Désorceler*, au contraire, je présente les résultats de cette enquête singulière : c'est pourquoi j'y romps avec la narration et j'adopte un ton délibérément analytique. Dorénavant, mes collègues peuvent évaluer ma prétention passée à travailler autrement : ils peuvent mettre à plat mes résultats et les comparer à ceux des autres ethnographies de la sorcellerie -- bref, ils peuvent enfin les juger. Demandons-nous, en somme, ce que j'ai apporté à la connaissance de la sorcellerie, sans nous intéresser à la manière dont j'ai du m'y prendre pour acquérir ce savoir.

Dans le temps qui m'est imparti, je ne peux évidemment pas dérouler la totalité de mon ethnographie de la sorcellerie, l'ensemble constitué par les imputations d'ensorcellement et le désorcèlement, mais je peux vous en exposer les premiers éléments.

*

Partons des ethnographies ordinaires : elles se bornent à rapporter de supposées croyances ou idées paysannes relatives aux imputations d'ensorcèlement. Ceci pour une raison simple : les chercheurs n'assistent jamais à un désorcèlement, et ils le décrivent à partir des récits de paysans qui n'ont pas été eux-mêmes directement concernés – des récits que je dis *exemplaires* parce qu'ils condensent en quelques phrases l'idéologie sorcellaire. On pourrait dire aussi qu'il s'agit de *flyers* ou de publicités.

Mon travail, au contraire, m'a permis d'assister à environ deux cents séances de désorcèlement : j'ai donc pu en apprécier l'importance et j'en ai fait le cœur de la « sorcellerie », sa raison d'être. Par rapport aux travaux de mes prédécesseurs, j'ai opéré un double déplacement : un déplacement des représentations (ou « croyances ») aux pratiques, et un déplacement de l'imputation d'ensorcèlement au processus de désorcèlement.

*

Après l'écriture de *Désorceler*, je peux envisager la réalité concrète, matérielle de la sorcellerie dans le Bocage et répondre à la question que tout enquêteur arrivant sur un terrain se pose : quels acteurs sociaux sont engagés dans des pratiques de « sorcellerie » ?

Réponse : ce sont, en tout et pour tout, un certain nombre de désorceleurs professionnels répartis sur un certain territoire, indépendants les uns des autres, et dotés, chacun, de sa clientèle de familles ensorcelées. Les désorceleurs ne se rencontrent jamais les uns les autres, et les familles ensorcelées qui constituent une clientèle ne se connaissent pas les unes les autres : elles ne connaissent que celui qui les a mis en contact avec ce désorceleur. Enfin, les familles ensorcelées choisissent leur désorceleur loin de leur domicile, jamais à moins de cinquante kilomètres, plutôt à soixante-dix : les uns et les autres sont donc protégés des flux d'information que provoquerait un espace restreint d'interconnaissance.

*

Quand des familles attribuent leurs malheurs à un ensorcèlement (sans d'ailleurs utiliser le terme, qu'elles remplacent par une périphrase, « y en a un qui nous le fait »), c'est dans le seul but d'y mettre fin avec l'aide d'un désorceleur.

Elles n'en parlent jamais qu'avec deux genres de personnes : avec l'ami ou le voisin qui leur a annoncé leur état d'ensorcelés (en faisant l'hypothèse qu'il pourrait bien « y en avoir un » qui leur « voudrait du mal ») ; puis avec le désorceleur auprès duquel cet annonciateur les conduit -- car il est lui-même un ancien ensorcelé, tiré d'affaire par ce désorceleur.

Dès lors, dans le Bocage, ce que les ethnologues appellent « sorcellerie » n'a pas d'existence empirique hors de ces multiples dyades constituées par une famille d'ensorcelés et son désorceleur, disposées dans un espace culturel régional où certaines pratiques rituelles et langagières -- le désorcèlement et ce qui l'accompagne -- ont cours, sous certaines conditions très strictes.

De cet espace, il est pourtant impossible de dessiner une carte : l'enquêteur n'accède aux désorceleurs qu'un à un : il faut en avoir entendu parler, avoir pu le rencontrer, et enfin avoir pu assister à ses consultations. De même, l'accès aux ensorcelés est hérissé d'obstacles.

En travaillant longtemps avec une désorceleuse -- une seule -- j'ai pu repérer que, dans telle commune les paysans malheureux semblaient ignorer le recours au désorcèlement, tandis que dans telle autre, tout le monde semblait au courant (sans pour autant vouloir nécessairement m'en entretenir). Il existe donc des limites territoriales à la culture du désorcèlement, mais j'ai des raisons de penser qu'elles ne sont pas absolument fixes : dans un cas au moins, j'ai vu une famille venant d'un canton où il n'était pas question des sorts s'y convertir en trois séances, et se tirer d'affaire, avec l'aide de ma désorceleuse, en sept séances.

*

Fait important, ces éléments d'une culture locale bocaine coexistent avec les idées et les pratiques d'une culture nationale française qui lui est carrément hostile et qui fait de la sorcellerie paysanne un marqueur essentiel de la barbarie : un mélange d'arriération intellectuelle (l'incapacité à manier correctement les rapports de causalité) et de cruauté (accuser des innocents et vouloir leur mort).

Voilà une situation étrange. Les paysans bocains sont pris, comme tous les Français, dans la culture commune ou nationale, qui les a conformés, dont ils sont des agents actifs, et qui est omniprésente dans leur vie quotidienne : les enfants rapportent un dire de l'institutrice relatif à la sorcellerie, le maire est convoqué par le préfet pour mettre fin aux activités d'un désorceleur, la télévision diffuse « Ma sorcière bien-aimée », le journal local publie un article sur un scandale à base d'accusations sorcellaires, etc. Ils savent donc pertinemment que leurs idées locales sur les sorts sont en complète contradiction avec la – avec « leur », avec « notre » -- culture commune, qui les voue au mépris intellectuel et à la condamnation morale – celle-ci pouvant aller jusqu'à une condamnation judiciaire.

Or, pour peu qu'une ferme et ses habitants connaisse des malheurs qui se répètent sans raison, l'une des issues possibles de la crise consiste à recourir au désorcèlement. Quand, dans une exploitation, les bêtes et les gens deviennent stériles, tombent malades ou meurent, que les vaches avortent ou tarissent, que les végétaux pourrissent ou sèchent, que les bâtiments brûlent ou s'effondrent, que les machines se détraquent, que les ventes ratent... quand les fermiers ont beau recourir aux spécialistes – médecin, vétérinaire, mécanicien... – et que ceux-ci déclarent n'y rien comprendre, un annonceur finit par se présenter, qui fait l'annonce rituelle : « N'y en auraient-il pas, par hasard, qui te voudraient du mal ? » Une question, donc, une hypothèse posée par un étranger à la famille dans le malheur. Cette annonce s'adresse au seul chef d'exploitation et de famille : c'est toujours lui seul qu'on dit ensorcelé, même s'il ne

souffre personnellement de rien. Vaches, betteraves, tracteurs, enfants, porcheries, épouse et jardins ne sont jamais atteints pour eux-mêmes, mais pour leur relation au chef d'exploitation et de famille, parce que ce sont ses cultures, ses bêtes, ses machines, sa famille. Bref, ses possessions.

L'annonciateur fait donc l'hypothèse qu'un sorcier « rattire la force » du fermier malheureux. Le sorcier supposé est, lui aussi, un chef d'exploitation / chef de famille : proche mais non parent de l'ensorcelé, il est censé vouloir capter la « force » normale ou vitale de celui-ci, c'est-à-dire sa capacité de production, de reproduction et de survie. Le sorcier est pourvu d'une « force anormale », toujours maléfique, qu'il est censé exercer en pratiquant des rituels précis, ou bien en utilisant les canaux ordinaires de la communication, le regard, la parole et le toucher. La « force anormale » du sorcier, pompant la « force » normale de sa victime, constitue les deux exploitations en vases communicants : à mesure que l'une se remplit de richesses, de santé et de vie, l'autre se vide jusqu'à la ruine ou la mort. (Je vous rappelle que, selon toute probabilité, personne dans le Bocage ne jette de sorts, ce qui n'empêche pas certains d'en recevoir.)

Tout contact avec le sorcier présumé – mais aussi bien avec sa famille – provoquant des ravages, l'ensorcelé n'a d'autre solution que de solliciter l'intervention d'un magicien professionnel, le « désorceleur », lui aussi pourvu d'une « force anormale », bénéfique pour son client et maléfique pour les agresseurs de celui-ci. Son activité de magicien est connue de ses seuls clients, car il est toujours menacé d'inculpation pour escroquerie ou pour exercice illégal de la médecine. Assez souvent, il conserve d'ailleurs une profession pour la façade, dans l'agriculture ou l'artisanat. Chaque désorceleur a ses propres méthodes de désenvoûtement, ses propres façons de faire et de parler qu'il a rôdées au cours d'années de pratique solitaire, en s'inspirant à la fois de l'enseignement de son initiateur et d'un petit nombre de « livres » qui sont tombés entre ses mains. Quand il est requis par des fermiers pris dans des malheurs répétés, le désorceleur mobilise sa « force » et la dirige en principe contre le sorcier

supposé, ce qui permet à l'ensorcelé de récupérer son potentiel bio-économique : santé, fécondité des bêtes, fertilité des terres... C'est du moins ce qui se passe en théorie.

*

J'ai donc confronté ce scénario idéal avec mes matériaux, et en premier avec les récits relatifs à l'ensorcellement-désensorcellement dont je disposais. Ils m'ont été faits, à chaque fois, dans des circonstances précises, et depuis une certaine position de parole que j'avais à identifier et à noter. J'en ai fait un dossier, et je les ai comparés les uns aux autres (avec Josée Contreras, qui a effectué avec moi une grande partie du travail sur le désensorcellement). Nous avons remarqué qu'il y avait deux sortes de récits, obéissant chacune à des règles d'énonciation précises : nous avons appelé « exemplaires » les récits de la première sorte, et « incitatifs » ceux de la seconde.

Les récits *exemplaires* illustrent l'efficacité réelle immédiate du désensorcellement : « Au moment même où, à la ferme A, le désorceleur pratique son rituel, à la ferme B le sorcier désigné enregistre dans son corps une réaction violente, prélude à des catastrophes en chaîne. » Ils affirment, en gros, « les sorts, c'est réel » et « le désensorcellement, ça y fait ». Parce que les ethnographes, folkloristes et linguistes ont pu recueillir ce genre de récits sans trop de difficulté, ils ont réduit à cela la supposée croyance dans la sorcellerie. Quand les sciences sociales parlent du « discours magique » ou de « la pensée magique », elles visent ces récits *exemplaires* et eux seuls, puisqu'elles ignorent les autres.

J'ai en effet recueilli quantité d'autres récits, beaucoup plus nourris, qui apparaissent au cours d'une séance de désensorcellement, et qui rapportent des situations où un désensorcellement a échoué, en partie ou en entier. Nous les avons baptisés récits *incitatifs* car ils sont le fait ou bien d'ensorcelés qui veulent *inciter* leur désorceleur à mobiliser sa « force » à leur profit, ou bien de désorceleurs qui veulent *inciter* une famille ensorcelée à prendre sa part du désensorcellement.

Ces récits *incitatifs* sont absents de la littérature ethnographique parce qu'avant moi, aucun ethnographe n'avait participé directement à un désorcèlement. Or ils mettent en lumière trois traits essentiels du désorcèlement : le désorcèlement dure, en réalité, plusieurs mois ; il engage, de la part du désorceleur, bien autre chose qu'un rituel spectaculaire (celui-ci peut même n'avoir pas lieu, n'être qu'une allusion dans la bouche du désorceleur, « quand je suis seul, la nuit, je fais tout ce qu'il y a à faire ») ; et il engage la participation active des ensorcelés dans la sortie de la crise, un complet changement d'attitude, étalé sur un temps assez long.

L'analyse de ces récits *incitatifs* nous a conduites à une thèse générale : le désorcèlement constitue une thérapie du collectif des habitants d'une ferme prise de malheurs répétés et incompréhensibles. Officiellement, tout ce qui s'y passe, c'est l'effectuation de ce rituel par un désorceleur. On se souvient que, quand j'ai moi-même assisté à des séances de désenvoûtement, j'ai été frappée de ce que ce rituel occupe une place finalement modeste : le magicien fait lui-même, et il fait faire à ses clients, quantité d'autres choses pour réduire la crise. L'ensemble de ces actions équivaut à une thérapie du collectif familial des exploitants d'une ferme, un procès de changement psychique étalé sur plusieurs mois.

*

Cette distinction entre deux sortes de récits m'a permis de réutiliser les travaux des folkloristes du siècle dernier dans la région. Bien sûr, ils n'ont eu accès qu'à des récits *exemplaires*, mais je pouvais comparer les leurs avec ceux que j'avais recueillis un siècle plus tard. J'ai construit une conjecture raisonnable, comme dirait Popper, sur les changements considérables intervenus en un siècle dans la sorcellerie bocaine et notamment sa constitution en psychothérapie spécifique du collectif des habitants d'une ferme prise de malheurs répétés et incompréhensibles.

J'ajoute que, depuis une dizaine d'années, des travaux d'histoire du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, soit sur l'hypnose, soit sur les évolutions concurrentes de l'assistance religieuse (le soin des « âmes ») et de l'assistance psychiatrique vont dans le même sens.

*

Comment procède cette thérapie ? Durant mon enquête sur le terrain, j'ai connu plusieurs désorceleurs, mais je n'ai pu longuement assister au travail que d'un seul d'entre eux, une femme en l'occurrence, Madame Flora, qui « le faisait » avec des jeux de cartes et de tarots. En effet, étant impotente, elle ne pouvait pas, comme le font ses collègues, se déplacer dans les fermes, et elle pratiquait la divination sur les cas d'ensorcellement que lui apportaient ses visiteurs dans la salle à manger de sa petite maison de village. Le chapitre 4 de *Désorceler*, « Ah la féline, la sale voisine ! » montre en détail comment ce changement est amené grâce à une technique de cartomancie qu'elle a inventée à cet effet.

*

Enfin, je me pose une série de questions d'ordre plus sociologique : pourquoi les familles ensorcelées se recrutent-elles exclusivement dans deux catégories, les fermiers et les artisans-commerçants travaillant dans une entreprise familiale ? pourquoi les fermiers ensorcelés expliquent-ils leur état par la phrase énigmatique : « c'est depuis que j'ai repris à mon compte » ? quel rapport entre, d'une part, les initiatives des épouses ensorcelées pour sortir la famille du malheur et dynamiser leur époux et ; d'autre part, le statut juridique des femmes dans l'exploitation ? qui sont ces « voisins » que les ensorcelés accusent de leur avoir jeté un sort ?

Là encore, je crois avoir construit une conjecture raisonnable sur ce que soigne, en réalité, le désorcèlement et la raison pour laquelle il devrait apparaître comme un cas princeps de thérapie.

Voilà, je vous ai traités comme un jury d'évaluation, vous pouvez maintenant me poser vos questions, et m'interroger aussi sur tout ce dont je n'ai pas parlé.